

L'aval est en amont

Patrice Repusseau

C'est jeune étudiant de maîtrise découvrant le continent de la littérature américaine dont les plus belles pages parlaient plus à mon âme qu'à mon intellect, d'où mon intérêt pour elle, que j'eus le bonheur de pouvoir rencontrer Maurice Edgar Coindreau par l'entremise de Michel Gresset, lequel dirigeait le mémoire que j'avais décidé de consacrer à William Goyen, l'un des auteurs préférés de Coindreau justement, avec lequel il avait entretenu une abondante correspondance. J'avais bien de la chance !

C'était en 1970. Maurice Coindreau me reçut avec une chaleureuse sollicitude, s'étonnant qu'à l'époque des dépeçages critiques prétendument scientifiques, un jeune homme de mon âge pût s'intéresser à des œuvres en rapport aussi étroit avec le cœur et la sensibilité. Il avait un sens de l'humour bien à lui et ne s'embarrassait pas de circonvolutions pour fustiger les tendances trop purement intellectuelles qui semblaient vouloir régir le monde des arts et dont la presse littéraire se faisait, à son avis, trop largement l'écho.

Passage d'Enfer. Il habitait alors 20 Passage d'Enfer. Au deuxième étage je ne trouvai certes pas le ciel, mais j'allais connaître bien des joies car j'avais un appétit d'enfer précisément, une faim terrible de découvrir et de me nourrir de ce voyage qu'il avait déjà effectué en expert car, en matière de littérature, il n'y a pas meilleur connaisseur qu'un traducteur qui accomplit sa tâche en amoureux. Aimer et connaître, les deux verbes sont synonymes. Voilà l'une des clefs de sa grande réussite, l'amour porté à son travail. Tous « ses » livres, il les avait aimés à l'exception de deux, je crois, dont *Feu pâle* de Vladimir Nabokov que Gaston Gallimard lui avait demandé de traduire. Je l'entends encore me confier, avec une lueur malicieuse dans le regard, que

c'était un péché et qu'il espérait qu'on voudrait bien lui pardonner pareil manquement à son code de déontologie personnelle !

Cette année-là (1970), je passai de nombreux après-midi Passage d'Enfer. Bien calé dans un fauteuil et les organes de l'ouïe dilatés par une généreuse dose de bourbon, j'écoutais « Radio Coindreau » en direct. Il s'agissait davantage de monologues que de véritables conversations car je n'étais pas alors en mesure de lui donner la réplique et, l'eussé-je été que je n'aurais sans doute pas voulu l'interrompre dans l'évocation de tous ces écrivains que je découvrais de mon côté et qu'il évoquait ensuite pour moi de façon saisissante, car il avait rencontré certains de ces auteurs, et non des moindres ; William Faulkner, Flannery O'Connor, William Goyen par exemple. Que de récits détaillés et passionnants ! Il me racontait ces rencontres avec un plaisir évident, posant souvent sur ses riches souvenirs un regard amusé et mutin comme si en fin de compte tout cela n'était pas si sérieux – de la « littérature » – et que la grande question fondamentale se trouvait tout de même ailleurs.

Je trouvai en lui un stupéfiant mélange d'orgueil et d'humilité, les deux à un point de concentration extrême. Il avait une conscience aiguë de son talent et, une fois son travail achevé, ne démordait jamais de ses positions ; je me rappelle à ce propos une lettre de Jean Paulhan qui avait tenté, évidemment en vain, de lui faire changer le titre du premier roman de William Goyen, *La Maison d'haleine*. Mais, en même temps, il reconnaissait qu'il n'était qu'un valet au service d'un maître et qu'un bon traducteur devait être un singe capable de faire les mêmes grimaces que l'auteur pour ne pas trahir mais traduire, justement. J'ai entendu ce grand interprète avoir des mots terribles pour certains de « ses » auteurs et quelques-uns de ses collègues ; mais c'était exceptionnel, l'interprète exécutait rarement. Il avait pourtant un regard acéré qui plongeait dans le défaut de la cuirasse, et la façon dont Flannery O'Connor ridiculisait les travers de ses contemporains le ravissait véritablement. Alors, dans ses yeux, jubilait un garnement. Il me brossait volontiers des portraits d'ecclésiastiques au vitriol et, sur le chapitre des évangélistes, il était intarissable. Il adorait tourner en dérision ceux qui s'arrogeaient le droit de parler du sacré, mais ne mentionnait jamais pour autant les vrais et purs dans ce domaine !

Je garde bien sûr le meilleur souvenir de ces « émissions » Coindreau parfois hautes en couleurs. Son esprit rabelaisien pouvait passer des considérations les plus subtiles sur la poésie symboliste à des propos proches de la gaudriole. Il fut ravi de m'apprendre que, lors de sa première visite à Paris avec Dos Passos, E.E. Cummings avait été arrêté comme « pisseur américain ». Une autre anecdote, relative à la miction, me revient également ; interpellé par un agent de police pour avoir uriné trop loin d'un mur et s'être ainsi exposé, Barbey d'Aurevilly se serait récrié : « Vous eussiez voulu que je me l'écorchasse ! » J'étais impressionnable, et ce subjonctif avait eu sur moi un effet monstre.

Maurice Coindreau et la musique, un art qui lui tenait beaucoup à cœur. Je me rappelle à quel point il avait aimé le film de Bergman consacré à *La Flûte Enchantée* de Mozart, ce qui m'amène à l'évidente et constante qualité musicale de ses traductions. J'entends parfois dire qu'il n'était pas toujours d'une rigoureuse exactitude et qu'il lui arrivait de prendre trop de libertés. Peut-être. En tout cas, je n'ai jamais eu l'occasion de m'en apercevoir pour les textes de Goyen qu'il aimait tant et que je connais bien. Mais il faut se méfier d'une trop stricte allégeance à la lettre qui peut tout entraîner vers le bas de casse ; et qu'en est-il alors du chant ? Maurice Coindreau était à sa façon un artiste majuscule et il avait tranché entre l'esprit et la lettre, allant jusqu'à affirmer, peut-être aussi par provocation, qu'un contresens en bon français valait mieux qu'une maladresse, toujours grossière. C'était un mélomane perfectionniste au diapason intérieur jamais pris en défaut, qui nourrissait pour la beauté un grand amour. Il avait placé la barre très haut, le plus haut possible, accédant à une évidence fluide où le lecteur-auditeur ne perçoit pas la moindre aspérité.

En fin de compte, Maurice Coindreau restera pour moi un modèle d'humilité car il était avant tout serviteur, et pas seulement serviteurs des auteurs qu'il « interprétait » si bien, mais serviteur de la beauté. Il suffit de lire quelques-unes des plus majestueuses pages des *Palmiers sauvages* ou de *La Maison d'haleine* par exemple pour se convaincre qu'on ne peut être un canal d'une telle qualité sans être soi-même monté très haut quelque part. Maurice Coindreau avait plus qu'une idée précise de la beauté et donc de l'ordre et de l'harmonie, à une époque où le défilé, le démonté, l'épars et le chaos sont trop souvent les seuls critères retenus en matière d'expression artistique.

J'ai eu la chance de le voir à l'œuvre. Il avait eu la gentillesse de bien vouloir corriger quelques pages de William Goyen que j'avais traduites ou, plutôt, cru traduites. Je revois la main magique déplacer une virgule, inverser quelques mots sous mes yeux. Parfois, il n'en fallait pas plus pour quitter l'à peu près – qui n'est bien sûr nulle part – et accéder à l'évidence de l'eau qui coule de source. Non seulement Maurice Coindreau aimait cette source, mais il savait la faire couler.

En fait, toute expression – écriture, danse, musique, peinture, etc. – est avant tout traduction, transformation, passage en nous qui la teintons, la colorons, d'une autre langue que la nôtre, d'une langue qui vient d'ailleurs et qui ne nous appartient pas – cette Source justement. Tout écrivain traduit, soi-même et plus haut que soi-même, et même l'auteur n'est pas l'auteur, car nous ne sommes pas la Source ; en tout cas, pas plus que la mère ou le père n'est l'auteur de la *vie* de son enfant. Nous ne sommes que le canal d'une grandeur qui nous dépasse, que nous traduisons, et qui se manifeste donc de multiples façons, et sous mille langages. Quelle responsabilité que d'être traducteur, autrement dit cristal qui doit prendre et restituer, capter une parole-lumière sans défauts ni imperfections. Rester fidèle en transformant. Sans altérer, passer d'un

lieu de langage à un autre. Porter le même dans la différence, c'est-à-dire déplacer sans bouger ; manifester dans le divers ce qui au fond – et donc en haut – ne doit, ne peut changer. Quel que soit l'aval, le bon traducteur doit lui faire dire son immuable amont. En fait la traduction, inhérente à tout art, est quête de l'unité et de l'immarscible. Quelle responsabilité que celle du traducteur !

Par la qualité de son travail, Maurice Edgar Coindreau m'a communiqué ce sens de la responsabilité et de l'exigence. Je n'ai pas oublié la leçon et l'en remercie ici une nouvelle fois, mais le modèle demeure difficile à égaler.